

# LE PAYS DE FRANCE



Organe des  
ETATS  
GÉNÉRAUX  
DU  
TOURISME

Édité par  
**Le Matin**  
2, 4, 6  
boulevard Poissonnière  
PARIS

*Col Siebert*  
DE L'ARMÉE AMÉRICAINE

Abonnement pour la France.... 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger... 20 Frs



# SUZY L'AMÉRICAINE

GRAND ROMAN CINÉMA INÉDIT, PAR GEORGES LE FAURE

## TROISIÈME ÉPISODE : LE SACRIFICE DE SUZY

VI

### POUR LA BANNIÈRE ÉTOILÉE !

On juge de la stupeur du premier soldat qui, venant pour panser les chevaux, se trouva en présence de ce cavalier dont le corps pendait, dégouttant de sang, hors de la selle. L'alarme, aussitôt donnée, amena plusieurs officiers dont la surprise s'accrut de ce que ce soi-disant cavalier était une femme...

Ayant constaté qu'elle n'était qu'évanouie, ils la firent transporter d'urgence au poste de secours où un médecin s'empessa de lui prodiguer les soins nécessités par son état. La balle de Hustein l'avait atteinte à l'avant-bras, formant un sillon douloureux, mais la souffrance, bien plus que la gravité de la blessure, avait eu raison de l'énergie de miss Morton.

Quand elle revint à elle, la vue des uniformes lui fut comme un éclair, à la lueur duquel se précisèrent ses souvenirs.

Se soulevant avec peine sur un coude :

— Armée de Carrington ?... interrogea-t-elle d'une voix faible encore. Est-ce Nostinos, ici ?...

— Un des postes de bandière, oui, lui fut-il répondu.

Ces paroles semblèrent fouetter son énergie.

— Miss Morton, se nomma-t-elle aussitôt... ; j'accompagne le détachement du commandant Wickley des « Texas Rangers »...

Constatant qu'elle se fatiguait à vouloir parler, le médecin cherchait à lui imposer silence.

— Téléphonez de suite major Dalton, commandant garnison Discovery, bégaya-t-elle, épuisée..., attaque imminente... cette nuit... plusieurs milliers d'hommes...

Ce fut tout ce qu'elle fut capable de dire : sa tête se renversa en arrière.

Un moment les officiers se consultèrent du regard.

Evidemment, le nom de Morton était connu d'eux et ils savaient d'autre part qu'une colonne commandée par Wickley patrouillait en territoire mexicain, non loin de la frontière...

Mais pourquoi, en une circonstance aussi grave, envoyer une femme ?

D'autre part, quel risque courait-on à alerter la garnison de Discovery ? Le chef de poste, donc, envoya aussitôt un officier jusqu'au service téléphonique passer un message au major Dalton...

Malheureusement on ne reçut aucune réponse, soit que les communications fussent interrompues, soit, plus simplement, que la sonnerie eût été impuissante à éveiller le soldat de service.

Il n'y avait qu'à s'en remettre à la Providence — mais surtout à l'énergie bien connue du major Dalton et au courage de la garnison — pour faire tête à ceux qui traîtreusement se proposaient de les assaillir...

En tous cas, si Discovery devait succomber, l'honneur de ses défenseurs serait sauf...

\*\*

Cependant, le plan combiné par Pancho Lopez s'était exécuté conformément à ses prescriptions.

Après avoir défendu le passage du gué Argentino, aussi longtemps que possible, contre les attaques ardentes des Texas Rangers, il avait dû battre en retraite, ouvrant le passage de Nostinos aux Américains.

Vainement, encore, avait-il tenté de les arrêter plus loin.

Tandis qu'il mettait en état de défense l'entrée d'une gorge où se trouvait massé le gros de son commando, celui-ci avait été soudainement attaqué à revers de façon inattendue et terrible.

Une avalanche de quartiers de rocs, roulant tout à coup des crêtes qui dominaient la gorge, s'était abattue sur le campement, fauchant, écrasant tout, hommes et chevaux, tentes et chariots de munitions.

Impuissant à répondre à une attaque de ce genre, d'autant que ceux qui dirigeaient sur ses troupes cette mitraille d'un nouveau genre étaient invisibles. Pancho Lopez avait été contraint de donner le signal de la retraite, et celle-ci s'était effectuée dans un galop qui la faisait ressembler joliment à une fuite.

Il n'avait pu rallier ce qui lui restait de monde qu'à plusieurs milles de là ; combien sa fureur eût-elle été plus terrible s'il avait pu se douter que l'auteur de cette miraculeuse diversion n'était autre que l'Arbi ; oui, c'était là une idée qui était venue à l'ancien légionnaire tandis qu'après

Voir les numéros 163 et 164 du Pays de France.

avoir forcé le gué, Wickley se préparait à attaquer la gorge, dont l'ennemi organisait la défense.

De toute évidence, là, on allait encore perdre du temps ; et, chose plus grave, laisser pas mal de monde sur le terrain.

Alors, tout à coup, l'Arbi s'était approché du commandant et lui avait proposé d'user d'un « truc » qu'il avait vu employer au Tonkin alors qu'il y faisait colonne avec la légion, truc bien simple et qui consistait à faire dévaler sur l'ennemi des quartiers de rocs.

On a vu le résultat de la manœuvre.

La rage au cœur, Pancho avait rejoint d'une traite les contingents d'Avilar, et avait pris lui-même la direction des opérations, se promettant de faire payer à Discovery le succès que Wickley venait de remporter à son détriment...

Du point où il s'était arrêté avec son état-major on voyait, au loin, les toits de la ville que les rayons lunaires éclairaient d'une lueur douce.

Un peu avant, couvrant Discovery, un camp alignait ses petites tentes blanches sous lesquelles reposaient en toute quiétude les quelques centaines d'hommes chargés d'assurer, sous le commandement du major Dalton, la sécurité de Discovery.

— Camarades, déclara Pancho en désignant la ville et le camp d'un geste farouche, il faut, qu'avant le jour, il ne reste rien de tout ceci... Tuez !... Pillez... Brûlez ensuite... Inaugurez par des feux de joie l'ère de l'indépendance qui s'ouvre pour le Mexique...

Déjà les troupes de pied, sous le commandement direct d'Avilar, avaient pris position pour l'instant, attendant que



fût terminé le mouvement tournant de la cavalerie destiné à envelopper la ville...

Pendant longtemps on vit là-bas descendre le long des pentes sombres des files d'hommes, évitant habilement la surveillance des sentinelles qui déambulaient en toute quiétude devant les tentes.

Puis tout disparut et le silence régna dans la vallée.

Tout à coup, de l'un des sommets qui dominaient la ville à quelques milles, une fusée mi-blanche, mi-rouge s'éleva rayant le ciel.

Le moment était venu et silencieusement les hommes d'Avilar se mirent en marche.

Mais, avant que les troupes qui devaient enlever le camp ne fussent arrivées à portée, des coups de feu éclataient de l'autre côté de la ville...

Aussitôt les trompettes sonnèrent l'alerte et du haut de l'observatoire où il était arrêté, Pancho put voir les Américains courir aux armes.

Dans ces conditions il n'y avait pas un instant à perdre et il déclancha l'assaut...

Sans doute, avait-il su se ménager des intelligences dans la place, car les assaillants n'avaient pas encore atteint les faubourgs de la ville que ceux-ci flambaient ; de ce fait, se trouva entravée la défense que, sous le commandement de quelques individus énergiques, les habitants tentaient d'improviser, pour donner aux troupes de la garnison le temps d'arriver.

Ah ! ce fut, comme l'avait escompté Pancho, un beau spectacle !

Au milieu des flammes et des torrents de fumée, les femmes, les enfants galopèrent affolés, cherchant protection contre la fusillade terrible des assaillants.

Le feu contraignit les infortunés habitants à abandonner leurs maisons et les insurgés, embusqués, fusillaient à bout portant tout ce qui franchissait les seuils...

On voit que l'exemple des troupes du kaiser à Louvain n'avait pas été perdu pour leurs amis d'outre-mer.

Vainement, la partie mâle de la population tentait-elle de se rallier pour opposer à l'agresseur une résistance plus compacte : le feu isolant les uns des autres les différents quartiers faisait de la population une proie plus aisée pour le pillage et le massacre...

On assommait à coups de crosse, on égorgeait à coups de couteau...

Ce n'était pas des soldats qui combattaient ! c'étaient des bouchers à l'œuvre...

Et Pancho exultait ; ignorant qu'il est imprudent de vendre la peau de l'ours avant qu'elle ne soit à terre.

Ce n'était effectivement pas en vain que Wickley avait fait crédit à son vieux camarade Dalton ; la crânerie légendaire du major devait prouver à l'agent de l'Allemagne l'exactitude de la fable du bon La Fontaine...

Bien que surpris par l'attaque imprévue des troupes d'Avilar, le vieux soldat des Philippines avait réussi à rallier ses hommes sous le feu : puis quand il les avait sentis bien en main :

— Perdus pour perdus, leur avait-il dit, qu'au moins l'honneur soit sauf !... il s'agit de jouer quitte ou double !

Prenant lui-même la tête du gros de ses troupes, tandis que la cavalerie se lançait dans une charge héroïque à travers les flammes, il contournait l'immense incendie qu'était maintenant Discovery pour s'enfoncer, coin vivant et redoutable, dans la masse des pillards et des égorgeurs...

Sabrés par la cavalerie américaine, refoulés, écrasés par l'infanterie dont le courage se décuplait de la vue des cadavres de femmes et d'enfants dont étaient jonchées les rues, les assaillants durent reculer...

En vain, Pancho et ses chefs usèrent-ils des ordres, des supplications, des menaces, même des coups, la partie se trouva perdue par l'entrée en jeu de l'artillerie.

Habilement dressée à l'orée d'une large avenue en travers de laquelle l'incendie avait tendu un épais écran de fumée, une batterie de campagne prit l'ennemi en enfilade : alors, ce fut la débâcle.

Sourd à tous les commandements, chacun n'eut rien de plus pressé que de mettre sa peau hors de la bagarre, si bien que le demi-escadron de Dalton suffit à pousser devant lui la horde des fuyards aussi aisément que les cow-boys, dans les prairies de l'ouest, poussent des troupeaux de bétail.

Beaucoup, hélas ! de ceux de la garnison de Discovery manquaient à l'appel lorsque sonna le rassemblement, mais ceux qui étaient tombés n'avaient pas inutilement sacrifié leur vie : grâce à leur courage, la ville était sauvée et le drapeau de l'Union pouvait continuer à flotter libre et fier dans la nuit sereine.

VII

### UN ODIEUX MARCHÉ

Lorsqu'elle revint à elle et qu'elle apprit qu'à la communication téléphonique nulle réponse n'avait été faite de Discovery, Suzy reçut un choc en pleine poitrine.

Ainsi donc, tous ses efforts devaient demeurer sans résultat. Discovery allait être attaqué à l'improviste, pillé, saccagé, sans qu'aucun secours pût lui être envoyé !...

Au moins fallait-il que le commandant Wickley fût mis au courant de la situation !...

Bien que souffrant cruellement de son bras, elle voulait rejoindre la colonne américaine ; ayant fait acte de soldat, elle avait conscience qu'elle devait rendre compte à son chef hiérarchique de la mission dont elle avait été chargée...

Comme elle achevait d'enfiler à grand-peine ses bottes, voilà que la porte s'ouvrit violemment, livrant passage à Bob que suivaient Wickley et l'Arbi...

On juge de sa stupeur et aussi de sa joie lorsqu'elle eut été mise au courant de l'énergique façon dont les Américains avaient bousculé l'ennemi.

— Et vous, petite fille, interrogea le commandant, je vois que vous avez atteint le but...

— ...Sans obtenir aucun résultat, hélas !... de Discovery on n'a rien répondu...

Mais, en ce moment, un officier arriva annonçant qu'un coup de téléphone de Discovery donnait des détails sur l'attaque de la ville et l'échec du coup de main.

Rudement émus, Wickley et Bob se serrèrent les mains, tandis que l'Arbi disait à Suzy avec enthousiasme :

(Voir la suite page 15).



# LE PAYS DE FRANCE

## LA SEMAINE MILITAIRE

Du 29 Novembre au 6 Décembre

**L**ES troupes du général Byng avaient à peine pris possession de leur conquête dans le secteur de Cambrai que les Allemands essayaient de la leur reprendre par une série de contre-attaques plus puissantes que toutes celles que le front britannique ait eu encore à soutenir. Les nouvelles lignes de nos alliés découpent dans les positions allemandes une vaste enclave irrégulière dont le petit côté fait face à Cambrai. C'est sur les deux grands côtés de l'enclave que les Boches, le 20 novembre, ont agi dans le but de couper les communications du général Byng des bases de son offensive et, par suite, d'encercler son armée devant Cambrai. Les Anglais n'évaluent pas à moins de 120.000 hommes les forces mises en mouvement contre eux en deux principales attaques, menées presque simultanément : l'une, entre Vendhuile et Crèvecœur-sur-Escaut, l'autre dans la région Mœuvres-bois de Bourlon. Sur ce dernier front, toutes les attaques furent repoussées après plusieurs heures de combats dans lesquels l'ennemi subit des pertes énormes. Sur le front Vendhuile-Crèvecœur, les Allemands réussirent d'abord à refouler les Anglais jusqu'aux localités de La Vacquerie et Gouzeaucourt ; mais les Anglais les chassèrent de là presque tout de suite. Depuis, la bataille a continué, à peu près sans répit, dans tout ce secteur. Les attaques allemandes se succédaient sans interruption : les mêmes endroits ont vu revenir jusqu'à neuf fois de suite les vagues d'assaut, qui d'ailleurs, en arrivant à portée des mitrailleuses anglaises, fondaient à vue d'œil. Les Allemands ne regardent pas à sacrifier quelques milliers d'hommes : ils avaient amené sur le front à attaquer toutes les réserves d'infanterie et d'artillerie qu'ils avaient pu tirer des autres secteurs : ils pouvaient se montrer prodigues d'effectifs. Le 1<sup>er</sup> décembre nos alliés reprenaient Connelieu ainsi que la crête de Saint-Quentin, au sud de ce village. Le 2 ils obligeaient l'ennemi à leur rendre le village des Rues-Vertes, sur la rive ouest du canal de l'Escaut. Puis, de nouveau, des fluctuations se produisent : les Allemands font preuve d'un acharnement extraordinaire. Le général von Marwitz qui commande la 2<sup>e</sup> armée poursuit la réalisation de son plan sans se soucier des pertes qu'il éprouve, et ne récolte que des insuccès : l'armée britannique résiste à tous les assauts. Enfin, le 3 décembre, nos alliés annoncent que leurs lignes sont restées intactes sauf à La Vacquerie et à l'est de Marcoing où se sont produites de légères inflexions. Le 5 la situation peut se définir comme suit : le saillant britannique vers Cambrai est limité devant cette ville par une ligne d'une dizaine de kilomètres : Marcoing-bois de Bourlon. Le côté gauche du trapèze : Quéant-bois de Bourlon, n'a pas fléchi bien qu'il y ait eu là des attaques continuelles, dont la dernière se place le 5 ; la ligne qui marque le côté droit du trapèze passe entre Marcoing et Masières et descend vers Connelieu, laissant à l'ennemi La Vacquerie ; aux environs de cet endroit nos alliés enregistrent, le 5, le succès d'une opération de détail.

Dès maintenant on peut dire que, quelles que soient les fluctuations qui peuvent encore se produire dans ce secteur, le plan de l'ennemi a complètement échoué ; nos alliés ne seront pas repoussés sur leur ancienne ligne et leur présence sur les positions qu'ils occupent rend Cambrai intenable aux Allemands.

On n'a pas signalé de faits très importants sur le front français. A la suite de la brillante opération effectuée par nos troupes dans la région de Samogneau le 25, et qui nous a valu une rectification avantageuse de notre front, nos patrouilles ont battu soigneusement la zone en bordure des lignes allemandes et y ont fait, le 28, quelques prisonniers. De petites opérations, dans différents secteurs, ont été réussies par nos soldats. Signalons celles de Sainte-Marie-à-Py et des Hauts-de-Meuse le 1<sup>er</sup> ; du sud de Saint-Quentin et du nord-ouest de Reims le 2.

Notre front a subi victorieusement plusieurs attaques ; nous ne parlerons que des principales. Le 1<sup>er</sup>, après un fort bombardement, les Boches ont attaqué au nord du bois des Fosses, rive droite de la Meuse : au cours d'un vif combat ils ont été rejetés par deux fois dans leurs tranchées et ne sont pas revenus à la charge. Le 3, c'était en Woëvre, au nord de Flirey : là aussi l'artillerie ennemie s'était livrée à un travail préparatoire consciencieux, mais qui a été inutile : l'assaut

allemand qui s'en est suivi a été repoussé avec pertes et nous avons fait des prisonniers. Sur la rive gauche de la Meuse, le 4, dans le secteur de Forges, les Boches ont encore été battus dans une attaque de nos positions.

Le Comité de guerre interallié, qui a pour but la coordination définitive et la mise en commun de toutes les ressources et de tous les efforts des puissances de l'Entente a tenu sa première séance à Versailles le 1<sup>er</sup> décembre et a pris d'importantes résolutions relatives à la continuation de la guerre.

### L'OFFENSIVE AUSTRO-ALLEMANDE CONTRE L'ITALIE

Les Italiens continuent à lutter avec succès contre les attaques de l'ennemi : l'ardeur de celui-ci paraît s'être beaucoup calmée depuis que nos alliés ont commencé à résister sérieusement. C'est toujours dans la région montagneuse, en particulier dans le secteur d'Asiago, que les Austro-Allemands montrent le plus d'activité. Ils ont déclenché le 5 deux nouvelles attaques aux Sette-Comuni et ont été repoussés. Ils n'ont pas renoncé à l'espoir de déboucher par là dans la plaine de Vicence, mais tous les efforts qu'ils font pour briser les lignes italiennes demeurent sans résultat. On a appris que l'ennemi rassemblait de grandes forces pour tenter de forcer le front italien à la fois au plateau d'Asiago et sur la basse Piave : Venise est le principal objectif des troupes hongroises qui opèrent dans la région littorale. Le temps étant très sec depuis plusieurs semaines, les eaux du fleuve

sont très basses et il serait relativement aisé de le franchir. On s'attend donc, dans ces deux principaux secteurs, à voir l'ennemi reprendre prochainement l'offensive sur une grande échelle et avec de grands moyens. Mais le haut commandement italien ne se laissera pas surprendre une fois de plus : toutes ses précautions sont certainement prises pour parer à tout danger. Nos braves soldats ainsi que le contingent britannique sont déjà au feu, côte à côte avec leurs camarades italiens et pour leur début ils auraient remporté un succès appréciable. Les aviateurs anglais ont déjà descendu quelques albatros sur la Piave.

Le 6 décembre on apprenait que les attaques déclenchées la veille au plateau d'Asiago par l'ennemi, et suivies d'échecs, avaient été un de ses plus rudes efforts contre

les Italiens. L'offensive menaçait simultanément les hauteurs de la Meletta et Tondarecar, positions qui défendent l'accès des deux seules routes descendant des Sette-Comuni dans la haute vallée de la Brenta ; malgré un léger fléchissement de leurs lignes, nos alliés y ont conservé leurs positions.

### NOTRE COUVERTURE

#### LE GÉNÉRAL SIEBERT

DE L'ARMÉE AMÉRICAINE.

Venu en France avec les premiers contingents de troupes américaines, le général William Siebert appartient depuis trente ans à la carrière militaire.

Né le 12 octobre 1860 à Gadschen (Alabama), il fit ses études à l'Université d'Alabama. Sorti de l'Académie militaire en 1884, il entra dans l'armée du génie comme sous-lieutenant. En 1887, il était breveté de l'Ecole d'application du génie ; capitaine en 1896, il fut promu commandant en 1904.

Entre temps il avait dirigé d'importants travaux. De 1887 à 1892, il était ingénieur-adjoint des travaux fluviaux du Kentucky ; puis, de 1892 à 1894, il dirigeait les travaux de construction du canal des Grands-Lacs.

Après avoir professé à l'Ecole d'application du génie, il fut nommé directeur du génie du 8<sup>e</sup> corps d'armée. Il dirigea ensuite divers travaux dans les districts de Louisville et de Pittsburg, ainsi que la construction des digues et des écluses du canal de Panama.

Grand, mince, alerte, fervent des sports, très simple d'allure, n'affichant aucune morgue, le général William Siebert est adoré de ses soldats.

## ATTENTION !!

La première question du concours consiste à trouver les 16 mots qui seront supprimés, à raison d'un par épisode, au cours de la publication des seize épisodes de *Suzi l'Américaine*. Dans le troisième épisode publié dans ce numéro, le mot supprimé se trouve page 16, 2<sup>e</sup> colonne, 24<sup>e</sup> ligne. Les points remplaçant ce mot n'indiquent nullement le nombre de lettres le composant.

Pour prendre part à notre grand Concours  
**AVEZ-VOUS COMPRIS ?**

Découpez et conservez précieusement le Bon N° 3  
inséré à la dernière page des annonces

Nous indiquons à la page 12 la photographie à laquelle le Jury du PAYS DE FRANCE a décerné la prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 164.



# LES TRAWLERS

Ces bateaux dragueurs ont déjà été décrits dans le *Pays de France* (1) qui en a donné les caractéristiques ; leur nom vient du mot anglais *trawl* (traîne ou chalut) ; avant la guerre russo-japonaise ils étaient presque uniquement employés à la pêche à la morue ou à la pêche du poisson frais.

Ils servent maintenant à détruire les mines automatiques, les seules employées d'une façon générale.

Ces mines sans circuits électriques extérieurs, dont on a trouvé des spécimens échoués sur les côtes neutres, sont mouillées par champs dans les passes et près des zones à protéger contre les incursions de l'ennemi ou aux abords des ports de guerre ou de commerce. Elles sont jetées à la mer par des mouilleurs de mines, par des sous-marins spéciaux, par des croiseurs auxiliaires transformés *ad hoc*, par des neutres dont on a acheté la conscience, ou même par des trawlers.

Ces engins sont constitués par deux parties séparables : la mine elle-même et un bloc en fonte assez lourd de fixation sur le fond en forme de crapaud, auquel elle est reliée par un mince fil d'acier de grande résistance enroulé sur un petit treuil placé dans l'intérieur de ce crapaud.

L'immersion doit être égale à 3 mètres ou 3 m. 50 afin que, lors de l'explosion de la mine, il y ait au-dessus d'elle un bourrage suffisant pour que les gaz dégagés, perçant la couche d'eau, ne s'échappent point à l'extérieur.

Dans les parages sans marées appréciables et dont on connaît la hauteur du fond, comme la mine a une flottabilité positive, c'est-à-dire qu'elle tend à remonter à la surface, elle entraîne le câble qui se déroule du treuil du crapaud jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à 3 m. 50 environ en dessous de la surface ; à ce moment, à l'aide d'un dispositif spécial, le déroulement s'arrête et la mine est maintenue à peu près dans cette position.

Pour les pays à marée la longueur des câbles du crapaud est calculée de telle manière que les mines ne viennent jamais à la surface où leur présence serait facilement décelée ; mais, dans ce cas, leur distance à cette même surface varie avec la hauteur de la marée ; les nouvelles peuvent être mouillées par des fonds dépassant 100 mètres.

Les mines dérivantes ou vagabondes jetées à la mer, au gré des courants et des vents, sont moins employées aujourd'hui parce qu'elles peuvent devenir aussi dangereuses pour celui qui les lance que pour l'ennemi.

Le plus souvent, sauf celles que l'on sème sur la route d'un navire qui vous chasse, sur la direction que doit suivre une escadre, ou sur celle d'un navire qui rentre dans un port à une heure connue, les mines vagabondes rencontrées sont des mines automatiques qui, par mauvais temps, ont rompu les liens qui les attachaient à leurs crapauds.

Donc les trawlers devront :

1° Draguer les champs de mines automatiques que l'ennemi a mouillés près des entrées des ports de guerre ou de commerce et les détruire ; draguer les champs de mines ennemies pour créer un passage à une escadre, aux sous-marins ou aux patrouilleurs ;

2° Détruire les mines dérivantes qui leur seront signalées ;

3° Créer des chenaux de sécurité pour le passage des escadres ou la circulation des navires de commerce ;

4° Patrouiller les parages fréquentés par les sous-marins, les découvrir et les signaler aux destroyers, question déjà traitée dans le *Pays de France*.

Pour draguer les champs de mines automatiques on cherche soit à couper le fil, auquel cas la mine dont la flottabilité est positive remonte à la surface, soit à entraîner le crapaud dans un endroit où la profondeur est moindre et où elle vient affleurer également la surface.

La figure 1 permet de bien comprendre le procédé employé, mais le trainage d'un câble en acier par deux petits navires est très difficile quand il y a du vent et des courants, parce qu'ils ont une fâcheuse tendance à se rapprocher et à s'aborder ; la figure 2 représente une drague employée par les Russes en 1904. Quand les mines sont à découvert on les fait exploser à coups de fusil ou à coups de canon ; ce sont les obus à pointe percutante qui donnent les meilleurs résultats.

On connaît approximativement l'emplacement des mines automatiques de défense des places, parce qu'il est interdit d'y mouiller en temps de paix.

Il n'en est pas de même des champs de mines semées

la nuit par les Allemands au moyen de sous-marins et bien souvent ce sont les navires eux-mêmes qui les découvrent en les heurtant.

En Angleterre, près des côtes, on est arrivé cependant à créer des chenaux de sécurité presque absolue puisque, dans l'un d'entre eux, l'amiral Bacon pouvait dire qu'il était passé 21.000 navires et qu'il n'y avait eu, en six mois, que trois accidents.

Mais c'est au prix d'un travail énorme et des plus dangereux, car tous les jours il faut draguer ces chenaux, et par tous les temps.

Pour créer un chenal de sécurité pour la sortie d'une escadre, le procédé est le même, sauf qu'il faut plus de trawlers que pour un seul navire. On les place en ligne de front à la même hauteur et ils marchent parallèlement.

Si l'un des dragueurs pêche une mine, il faut qu'il l'escorte loin du chenal et qu'il soit immédiatement remplacé par un autre.

En ce qui concerne la recherche des mines vagabondes, leur présence ne peut être décelée que par les ballons portés par certains navires, les petits dirigeables côtiers, les hydroavions, les avions ou malheureusement aussi par les navires qui les heurtent pendant la nuit.

(1) Voir le numéro 84 du *Pays de France*.

Le métier de patrouilleur ou de releveur de mines est très dangereux par lui-même, mais les parages où il s'exerce, surtout en hiver, le rendent encore plus pénible.

Sans parler de la traîtresse Méditerranée où la mer se lève et devient brusquement très dure, les côtes de l'Angleterre, de la Manche, la mer du Nord sont des parages à courants violents, à brume, à coups de vent.

Dans la mer du Nord arrive par la Manche et le Pas de Calais une vague de marée qui atteint presque les côtes du Danemark, mais la partie principale de la mer allemande est remplie par une seconde vague qui contourne l'Angleterre par le nord.

Ces deux énormes ondes de marée se rencontrant donnent naissance en beaucoup de points à des mouvements giratoires auxquels on peut attribuer la forme, la grandeur et le nombre des bancs des côtes de Hollande, des Flandres, de la Tamise et également du Doggerbank qui est un vrai centre de rotation de courants.

Dans ces heurts de masses liquides de direction convergente, dès qu'il règne une forte brise, la mer est démontée ; et c'est dans cette région que les trawlers et patrouilleurs ont à exercer leur périlleux métier et encore sont-ils souvent alourdis par leurs dragues qui réduisent leur vitesse et les empêchent de bien gouverner.

Leur dévouement est sans bornes, il n'y a pas d'exemple qu'un trawler, recevant le signal de détresse d'un navire de commerce miné, ne se soit porté à son secours, en traversant des champs de mines et risquant lui-même à chaque instant d'en heurter une.

Chaque fois qu'un de leurs camarades a été mis en avaries par une mine dans ses explorations, ils n'ont jamais hésité à se rendre à toute vitesse sur le lieu de l'explosion pour recueillir les survivants ou essayer de sauver le navire.

Et quelle existence on mène sur ces petits navires qui ont la garde d'un secteur et ne l'abandonnent que quand il est humainement impossible d'agir autrement ! Il faut, comme l'auteur de cet article, avoir commandé de tous petits navires dans la Manche par sérieux mauvais temps pour s'en rendre compte.

La mer est très grosse, le navire monte parfois sur la crête d'une lame qui laisse l'avant presque tout entier hors de l'eau et retombe de tout son poids dans le creux qui le sépare de la crête suivante ; s'il ne se relève pas tout à fait à temps, la seconde crête balaie le navire dans toute sa longueur et il faut se cramponner de toutes ses forces aux filières à roulis tendues sur le pont pour ne pas être lancé contre les bastingages ou contre les superstructures.

Pour peu que l'on soit obligé de venir en travers, les lames sont si creuses que vous ne voyez plus que le haut de la mâture du trawler voisin et les roulis si amples que, vos pieds quittant presque le pont, vous restez à moitié suspendu par les mains aux filières. Quand le courant est dans le même sens que le vent, la vie est relativement moins dure, mais quand ils sont de directions opposées la mer devient plus sauvage, plus méchante ; la lame se creuse davantage, les gouttes d'eau salée vous meurtrissent le visage comme le feraient des grains de plomb et vous aveuglent.

Sur la passerelle le capitaine et l'officier de quart, aspergés de façon continue par les embruns d'eau glacée, s'arc-boutent ou se cramponnent aux montants pour ne pas être entraînés par la mer ou perdre leur équilibre.

La figure congestionnée par le vent, les yeux brûlés par l'eau salée, ils scrutent l'horizon comme ils peuvent dans les verres humides de leurs lunettes.

Il faut veiller les mines, veiller la terre, souvent embrumée, consulter sa carte, prendre parfois des relèvements avec un compas qui oscille, faire bien gouverner à la lame pour ne pas embarquer de mauvais paquets de mer, se garer des voisins et des navires qui passent parfois près de vous comme des ombres fantastiques. Dans les machines mal aérées, parce que toutes les ouvertures sont closes, l'atmosphère est lourde, les parquets huileux encore plus glissants.

Les mécaniciens doivent prendre bien garde à ne pas être jetés contre les mouvements en marche qui ne vous lâchent plus une fois pris dans l'engrenage, surtout dans les grands coups de tangage où l'hélice sort de l'eau, s'affole et que la machine part à toute vitesse jusqu'à ce que les régulateurs aient ralenti son allure.

De leur côté les chauffeurs ont toutes les peines du monde à arriver à ouvrir, nettoyer et garnir leurs fourneaux pour maintenir la pression.

Comme aliments réconfortants tout le monde doit se contenter de conserves froides, arrosées de liquides plus ou moins alcooliques.

Aussi quel soulagement pour tous, officiers et marins, quand leurs quarts terminés, ils se jettent, le plus souvent revêtus de leurs vêtements humides, sur leur couchette, avec leur ceinture de sauvetage sous la main, prêts à monter sur le pont à la moindre alerte.

Malgré les gémissements de la coque, le choc des lames, les bruits de la machine, les secousses qu'imprime à tout le bâtiment l'hélice affolée, ils dorment d'un sommeil de plomb tant ils sont éreintés par cette gymnastique incessante, indispensable, pour garder l'équilibre.

Capitaines, officiers, équipages, français, anglais, italiens, américains, japonais, russes, des mouilleurs, releveurs de mines et patrouilleurs, dont on ne parle pas assez comme je le répète sans cesse pour eux et d'autres marins, ont fait journellement preuve d'un splendide courage, d'une abnégation complète et d'un inlassable dévouement depuis le début des hostilités.

A. POIDLOUÉ,  
capitaine de vaisseau.

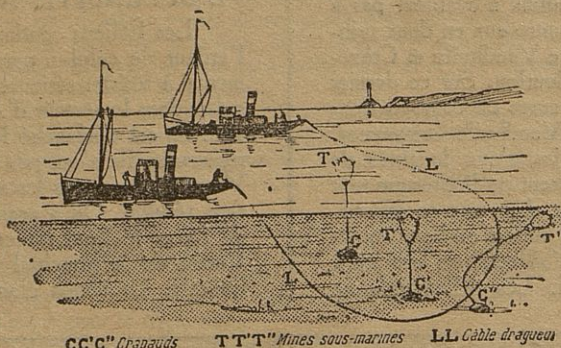


Fig. 1. — LE DRAGAGE DE MINES SOUS-MARINES.

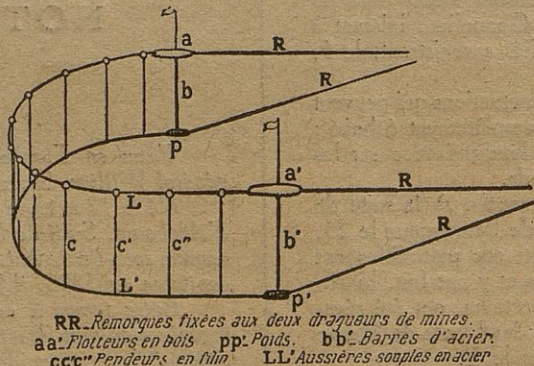


Fig. 2. — SYSTEME EMPLOYE PAR LES RUSSES EN 1904.



## LA CONFÉRENCE DES ALLIÉS A PARIS



M. BALFOUR.



LORD NORTHCLIFFE.



M. LLOYD GEORGE.



COLONEL HOUSE.



GÉNÉRAL PERSHING. — GÉNÉRAL ROBERTSON.



GÉNÉRAL FOCH.



AMIRAL JELICOË. — SIR ERIC GEDDES.



M. PACHITCH.



GÉNÉRAL ILIESCO.



AMIRAL SIMS.



GÉNÉRAL CADORNA.



GÉNÉRAL BLISS.

La Conférence des Alliés qui tenait ses séances au ministère des affaires étrangères a clôturé ses travaux le 3 décembre. Dix-sept puissances y étaient représentées. Voici les principales personnalités qui y prirent part ; leur réunion attestait la solidarité des Alliés.



## LA RÉSISTANCE ITALIENNE SUR LA PIAVE



Voici l'arrivée de renforts italiens à Fagare, où les Autrichiens, dans une tentative infructueuse de forçement de la Piave, le 16 novembre, laissèrent sur le terrain de nombreux cadavres et 620 prisonniers aux Italiens.



La rive droite de la Piave est maintenant à l'abri d'une nouvelle surprise. Les Italiens l'ont couverte d'ouvrages qui empêcheront les récidives autrichiennes; les voici occupés à ce travail de terrassements et de tranchées vers Fagare.



La basse Piave s'étale en bras nombreux, qui forment de grandes îles de sable dont certaines mesurent deux kilomètres de largeur, et qui facilitent le passage du fleuve. Les eaux étant basses le 16 novembre, les Autrichiens en profitèrent pour jeter de forts éléments sur la rive droite. Une contre-attaque italienne les anéantissait presque complètement. A Fagare cette île a été appelée à la suite de cette affaire l'« île des morts » à cause des cadavres dont elle restait jonchée; voici une corvée achevant de l'en débarrasser.



## LES TROUPES FRANÇAISES EN ITALIE



Les soldats de France sont maintenant coude à coude avec ceux de l'Italie en face de l'ennemi commun en Vénétie. Quelques jours à peine ont suffi à nos troupes pour se rendre à l'appel de notre alliée. La plupart étaient arrivées à destination avant que l'on n'ait eu le temps, en France, d'apprendre leur départ. Voici un de nos régiments faisant son entrée, par une porte de ses vieilles fortifications, dans la petite ville de Mantoue, qui occupe sur le Mincio et le lac de Garde un des sommets du quadrilatère de Lombardie.



# LES TANKS A LA BATAILLE DE CAMBRAI



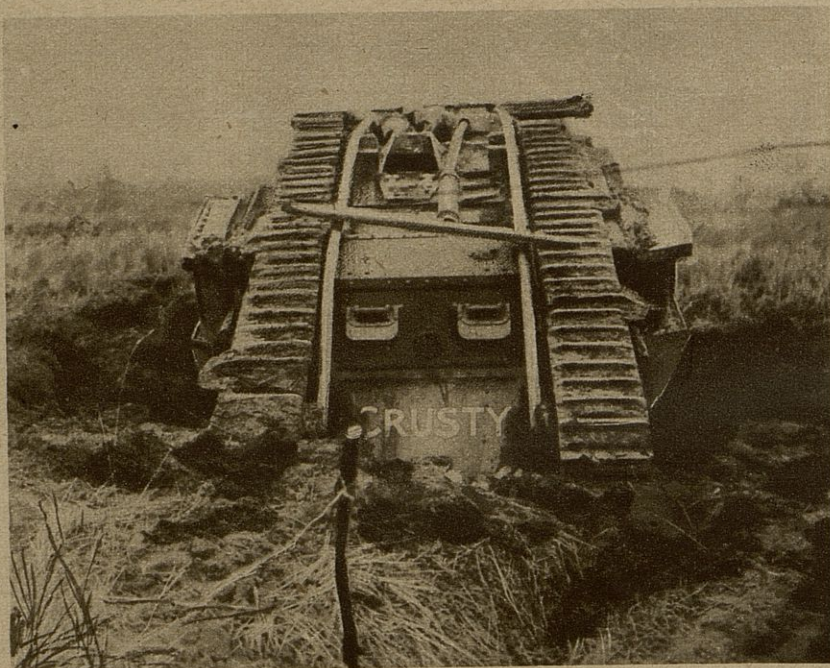
*Une voie de Decauville n'est pas un obstacle pour un tank.*



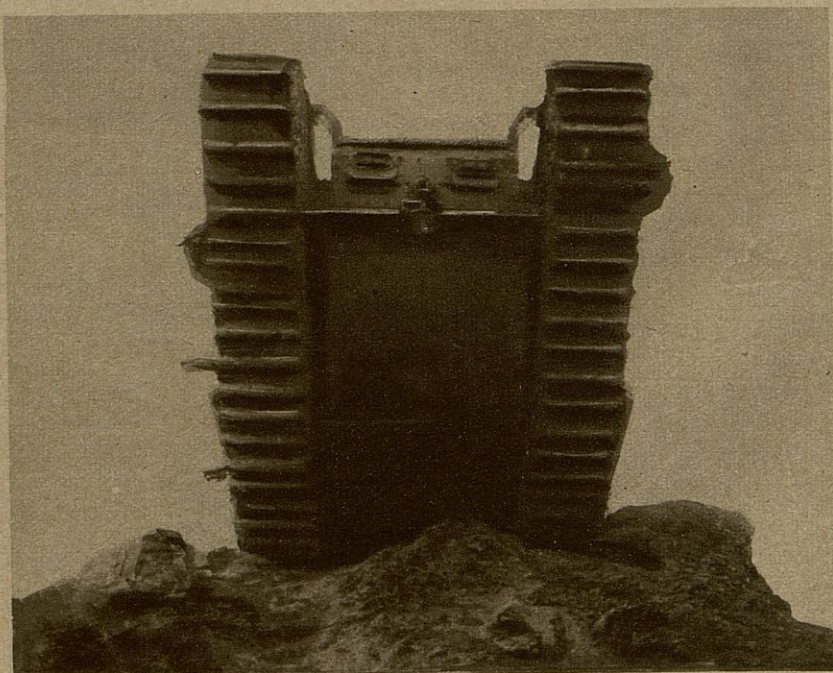
*Comment les tanks passent par-dessus les plus larges tranchées.*



*Un tank traversant un village reconquis.*



*Un tank franchissant un vaste entonnoir.*



*C'est à la bataille de Cambrai que l'on a vu pour la première fois un grand nombre de tanks participer ensemble aux opérations. Nos alliés en avaient mis en ligne toute une escadre que commandait le général H. J. Elles. Les puissantes machines, s'avancant de front à la vitesse de 5 kilomètres à l'heure, arrachaient ou écrasaient tous les obstacles sur leur passage, couvrant la marche de l'infanterie. Les tanks ont eu une grande part à la victoire. En voici un qui va descendre dans un fossé et remonter sur le bord opposé.*

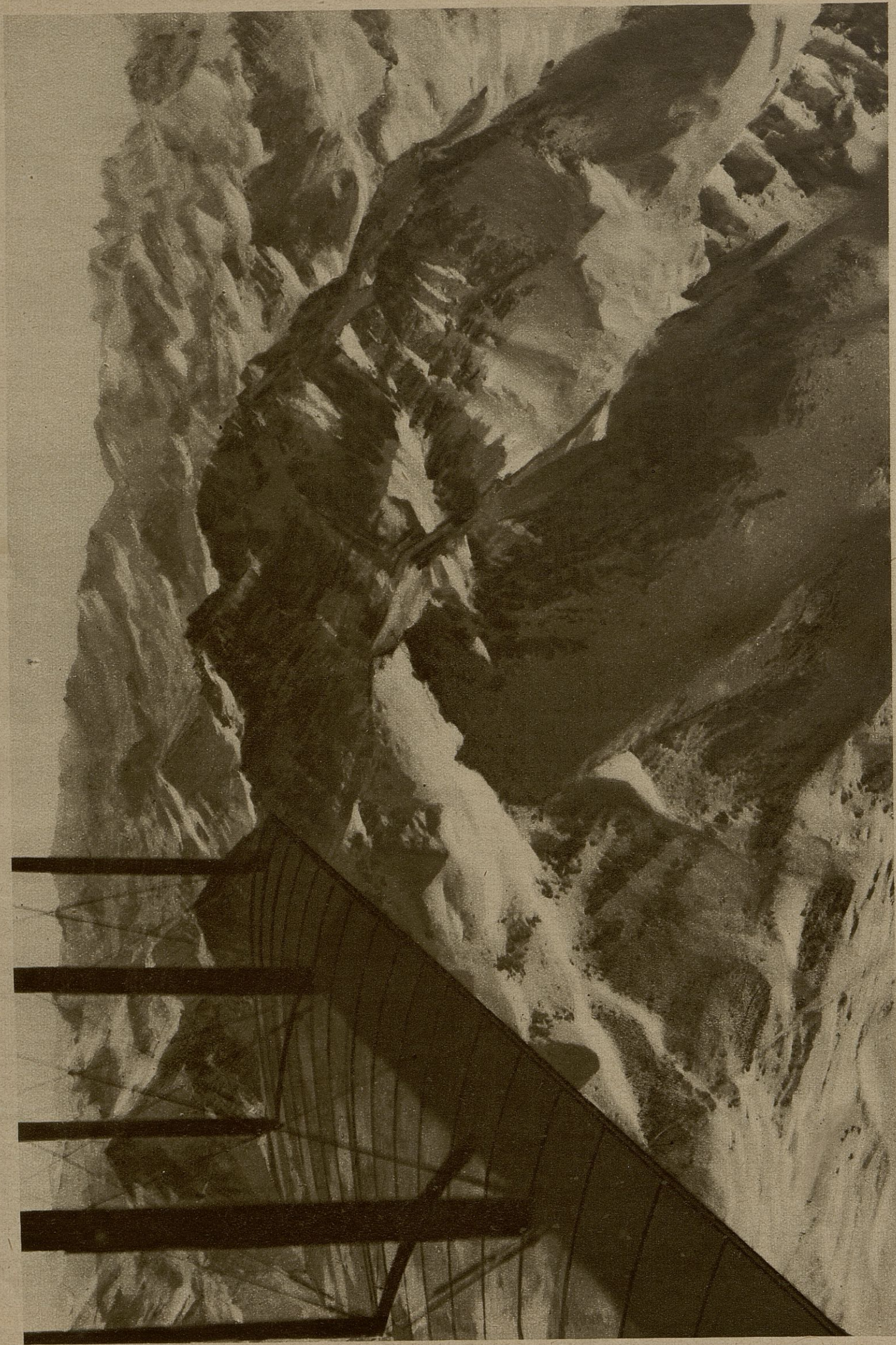


## CURIEUSE PHOTOGRAPHIE PRISE EN AVION



*Un de nos avions passant, au cours d'une mission, au-dessus d'une usine de l'arrière, en a pris cette intéressante photographie qui montre, outre les dispositions intérieures de cet établissement, deux ouvriers travaillant sur un léger échafaudage à la réparation de sa haute cheminée. Les compagnons, comme de juste, ont interrompu leur travail pour regarder l'aéroplane qui se hâte à travers l'espace; ils ne se doutent pas que le pilote a déjà fixé leur image et leur attitude en un cliché, avec l'aspect complet de l'usine et de ses environs.*

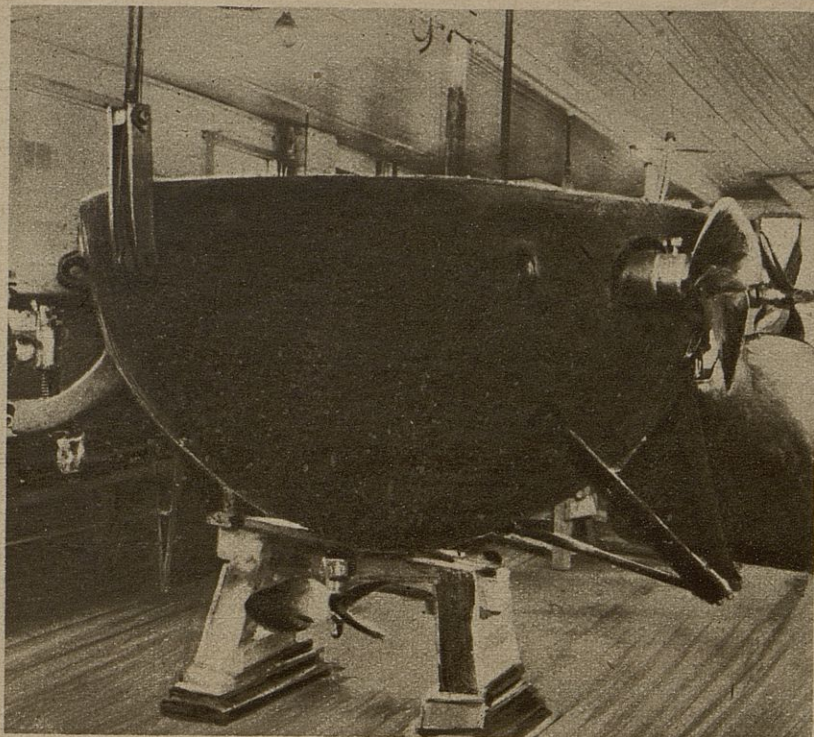




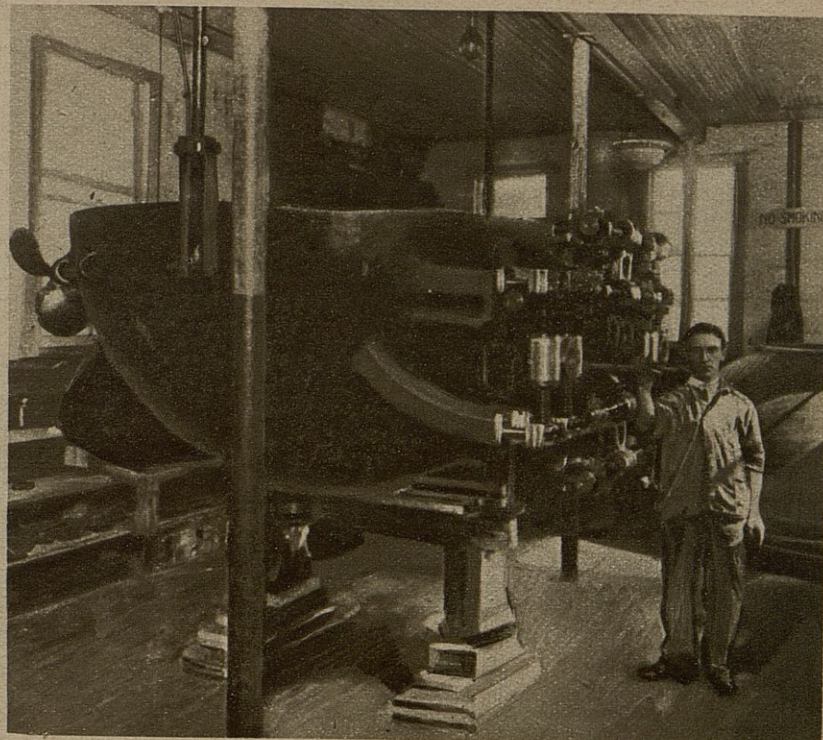
Un de nos aviateurs a amené, le 1<sup>er</sup> novembre, de Milan à Lyon un superbe avion de guerre d'un type récent qui a été offert à la France par le gouvernement italien. Le pilote a franchi les Alpes dans la région du Mont Cenis. En passant au-dessus du massif des Grandes-Rousses, par 4.000 mètres d'altitude, il a pris le cliché que voici des cimes déchiquetées sur lesquelles peu d'hommes se sont aventurés et dont certainement le relief n'avait jamais encore été ainsi embrassé par l'objectif d'un appareil photographique. La traversée des Alpes est une des entreprises les plus audacieuses que puissent tenter les aviateurs ; notre pilote l'a brillamment réussie.



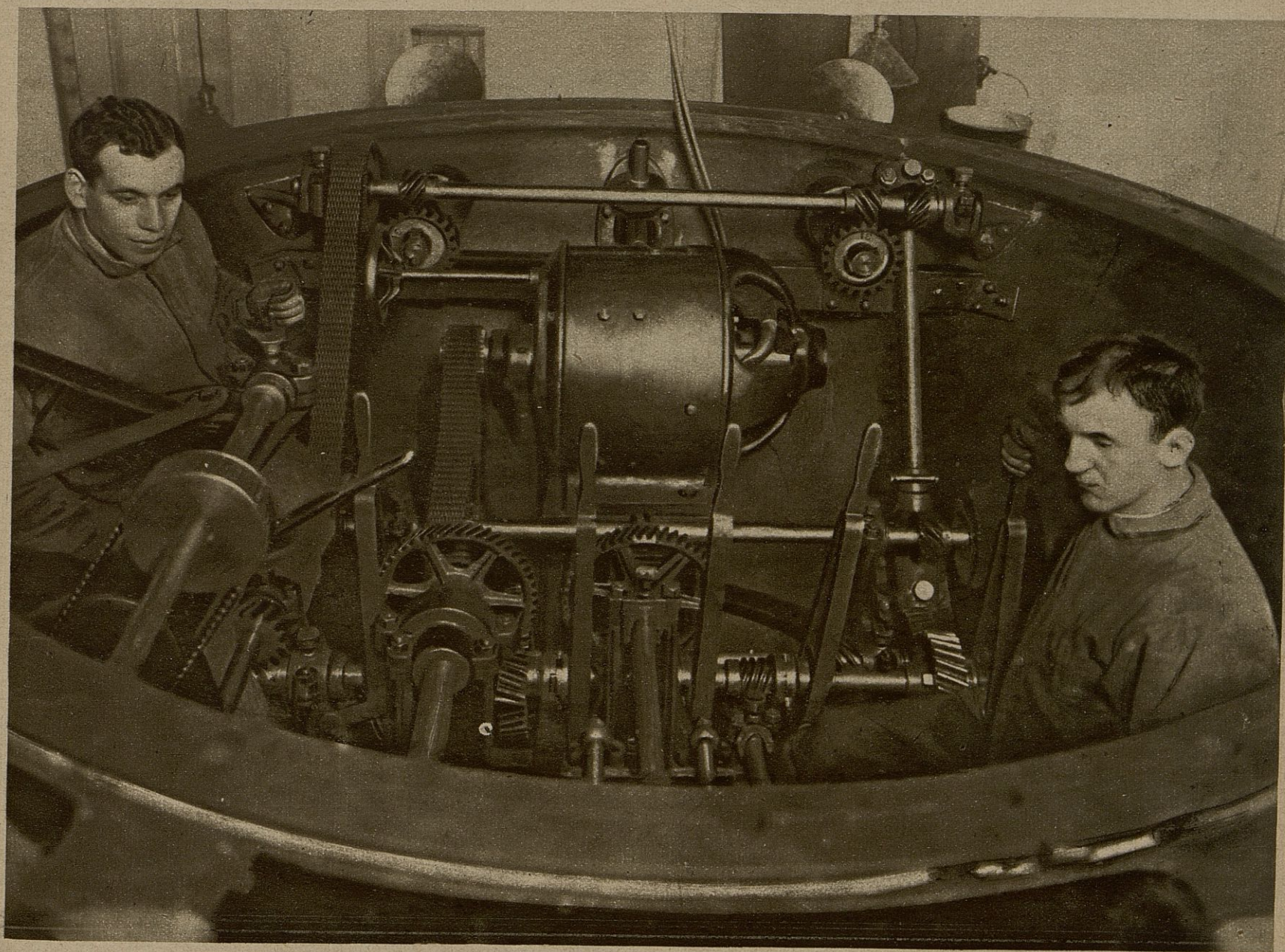
## LE SOUS-MARIN RENFLOUEUR



*Ce sous-marin se déplace à la vitesse de 4 kilomètres à l'heure. Les opérateurs peuvent rester 72 heures en immersion. Quatre lampes éclairent leur champ de travail.*



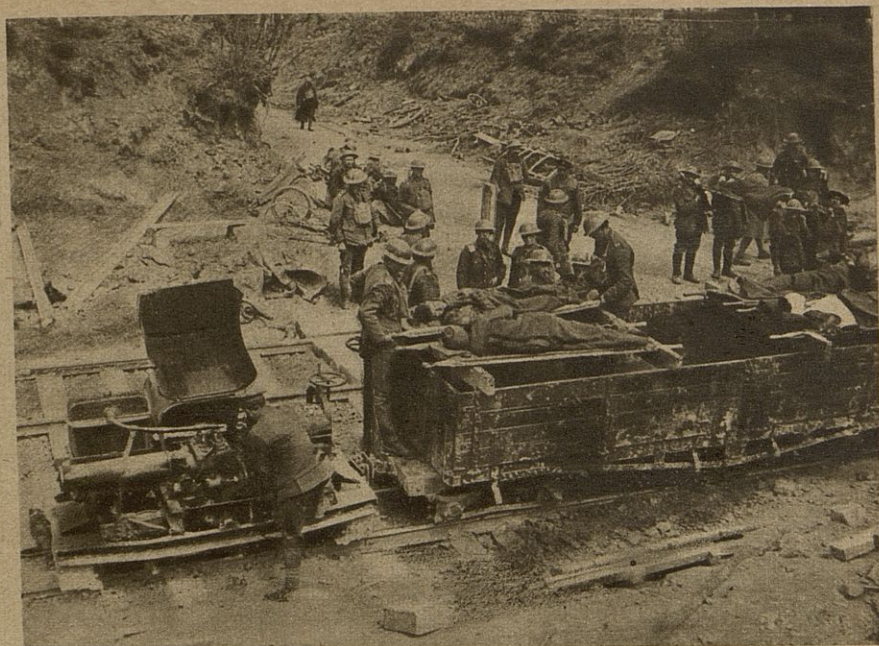
*Extérieurement à la sphère se trouve l'appareil compliqué, mais puissant, qui lui permet de se fixer contre l'épave à relever. Tout se fait au moyen de l'électricité.*



*Un Américain a inventé un sous-marin destiné à relever les navires qui gisent au fond de la mer. C'est une sphère creuse de 2 m. 40 de diamètre ; elle est en vanadium de trois centimètres d'épaisseur. Cette sphère se déplace verticalement et horizontalement. Avec ses machines et ses deux opérateurs elle pèse 6 tonnes. Immergee près du navire à renflouer, elle s'agrafe à son flanc grâce à des appareils spéciaux. Le renflouement s'opère au moyen de coffres alternativement remplis et vidés par des pompes.*



# INCIDENTS DE LA BATAILLE DEVANT CAMBRAI



Les services de l'arrière suivent l'avance des troupes. On voit, à gauche, au-dessus d'une tranchée conquise, un tuyau de conduite pour amener l'eau potable. A droite, c'est un train qui amène les matériaux en première ligne, et remportera les blessés.

## SUR LE FRONT ORIENTAL

**FRONTS RUSSE ET ROUMAIN.** — Les maximalistes sont arrivés à leurs fins, à la faveur du désarroi général et de l'anarchie qui règnent dans presque toute la Russie ; des délégués de Lénine ont conclu avec l'ennemi un arrangement préliminaire à la conclusion d'un armistice dont les conditions sont d'avance acceptées de part et d'autre et qui sera vraisemblablement suivi d'un traité de paix entre les Russes et les Austro-Allemands. L'armée russe n'est pas complètement gagnée à la cause des léninistes : il y reste de nombreux éléments qui ont gardé le sentiment de leur devoir et qui même, sur les fronts éloignés, continuent à se battre. Mais ils ne forment que la masse que des groupes impuissants. Sauf à l'ouest de Kaledine, certains généraux s'efforcent de prévenir le désastre auquel ils ont leur armée et leur pays condamnés. Doukhonine était de ceux-là : il a payé de sa vie la satisfaction d'avoir rempli son devoir. Une bande de forcenés l'a assassiné à Mohilev le 4 décembre sous les yeux du généralissime léniniste Krylenko. Ce dernier a d'ailleurs lancé une proclamation dans laquelle il répudie ce crime, après en avoir été avec ses amis l'instigateur. En Roumanie, les Russes restaient en général fidèles au gouvernement provisoire : quelques communiqués apportaient encore la preuve d'un assez bon état d'esprit parmi ces troupes. La propagande anarchiste a fait malheureusement son œuvre aussi sur ce terrain : il y reste encore certainement des cœurs dévoués, mais leur nombre décroît de

jour en jour. Au 6 décembre, on annonçait que le général Tcherbatcheff, qui a longtemps contenu le mouvement défaitiste, ne serait plus en mesure de lui résister et se verrait dans la nécessité de subir lui-même l'armistice. On craignait à ce moment que le gouvernement et le commandement roumains, débordés par les événements et privés de tout point d'appui, ne se vissent acculés aux plus graves résolutions.

**MACÉDOINE.** — La lutte d'artillerie est toujours aussi active sur ce front, où on ne signale pas d'action d'infanterie importante : ce ne sont qu'escarmouches entre

patrouilles et échanges de coups de fusils entre postes avancés. L'aviation donne activement : trois appareils ennemis ont été descendus le 29 et fréquemment nos pilotes et ceux de nos alliés exécutent au delà des lignes bulgares des raids de bombardement.

**MÉSOPOTAMIE.** — Le général Marshal, qui a succédé au général Maude dans le commandement de l'armée de Mésopotamie, a remporté, le 3 décembre, un premier succès : ses troupes ont attaqué les Turcs sur la rive droite du Tigre et au nord de Deli-Abbas. Le 4 elles ont enlevé le passage de Satkaltutan. Des forces russes opérant sur le flanc droit de l'armée britannique lui ont apporté un concours utile. Nos alliés ont enlevé aux Turcs cent cinquante prisonniers et deux canons.

**EST-AFRICAIN.** — On annonce le 3 décembre que l'Est-Africain allemand est complètement purgé des ennemis qui s'y trouvaient : les quelques Boches qui n'ont pas été détruits dans les derniers combats ont cherché un refuge dans la colonie portugaise voisine, où ils seront certainement capturés. La totalité des dernières possessions allemandes d'outre-mer est ainsi au pouvoir des troupes britanniques et belges.



M. Victor Boret, ministre du ravitaillement, et M. Vilgrain, sous-secrétaire d'Etat, étudiant ensemble les nouvelles restrictions.

N'oubliez pas que le grand Concours

**AVEZ-VOUS COMPRIS ?**

est doté de **35.000** francs de prix

offerts par

LE PAYS DE FRANCE et l'AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE

PRIME A NOS LECTEURS

**AGRANDISSEMENT  
PHOTOGRAPHIQUE**

VALEUR 25 FR.

**POUR 4 FR. 95**

(Voir conditions à la 4<sup>e</sup> page des annonces)



**LE PAYS DE FRANCE** offre chaque semaine une prime de **250 francs** au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 164, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au Document paru à la page 9 et intitulé : « Un coin du champ de bataille du Cambésis ».

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.



# Comment on fonde un journal du front

Deux vérités cruelles peuvent être énoncées par toute personne possédant une dose suffisante d'observation et de bon sens :

1° Nos besoins intellectuels sont en proportion inverse du travail physique que nous fournissons ;

2° L'oisiveté et l'ennui conduisent à la littérature.

Ces deux vérités, si l'on se donne la peine de les pénétrer intimement, font aisément comprendre la création des journaux du front.

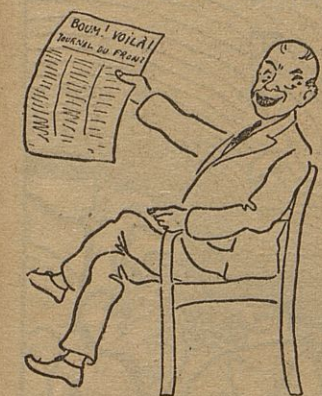
Il ne faut pas croire que les journaux du front ont été fondés par des poilus

qui, dans le civil, étaient journalistes. Ceux-ci, lorsqu'ils se sont ennuyés dans les tranchées, ont pris d'autres occupations, non moins absorbantes, mais plus conformes à leurs goûts : menuiserie, broderie, lettres à la marraine, ou confection de toasts, au bout de la baïonnette, sur un feu défendu.

Car les journalistes sont les gens qui aiment le moins les journaux, comme les damnés détestent l'enfer, et certains maris le mariage.

Soyez-en persuadés : les poilus qui ont eu l'heureuse idée de compléter la presse mondiale étaient, avant la guerre, tout, excepté journalistes.

Ils ont entrepris cette besogne délicate qui consiste à « fabriquer » une feuille parce que c'était pour eux une façon nouvelle d'exercer leur activité, parce qu'ils avaient au cœur, depuis long-



temps, le désir d'une profession libérale, enfin et surtout parce qu'ils n'entendaient rien à cette besogne et que cela leur semblait délicieux de se jeter sans apprentissage dans un métier neuf et difficile.

Toutes sortes de bonnes raisons, comme on voit.

La presse du front a débuté de la façon la plus modeste : son premier organe a été conçu dans une tranchée quelconque, semblable à toutes les tranchées, boueuse ou sèche, mais harcelée par la mort bruyante, et peuplée par l'anonyme et superbe poilu.

Il n'a été qu'un pauvre simple manuscrit : deux pages seulement, peut-être, moulées par « celui qui avait la plus belle écriture », et passant de main en main.

Mais, avec une rapidité prodigieuse, la presse du front s'est développée, a grandi, a pris une importance imprévue. Les feuilles polycopiées, puis tirées au duplicateur, puis imprimées comme « de vrais journaux », se sont multipliées. Et maintenant, elles se comptent par centaines. Et le nombre des poilus-rédacteurs est stupéfiant.

A quoi cela tient-il ?

A ce que, s'il est agréable et distrayant de rédiger, de mettre en page et de répandre une feuille, il est non moins agréable et distrayant de la lire.

A ce que les journaux du front parlent le vrai langage poilu, et montrent la véritable âme poilue, sans bluff, sans vain chiqué, toute simple et toute belle.

A ce qu'ils s'opposent, par le caractère et les détails, aux journaux de l'arrière, à ce qu'ils combattent le « bourrage de crâne » par un joyeux « débourrage ».

A ce qu'il se dégage d'eux une impression de réelle, de franche, de vigoureuse sympathie — même pour les embusqués, et, ce qui est plus appréciable, pour les neutres.

Je ne serais pas éloigné de croire que nous devons l'intervention américaine en partie aux journaux du front.

La qualité primordiale, l'admirable qualité des journaux du front, c'est la bonne humeur.

Si la presse de l'arrière avait autant de bonne humeur que celle de l'avant, il est certain que bien des choses iraient mieux.

Et pourtant, la bonne humeur n'est-elle pas plus aisée à acquérir ici que sur la ligne de feu ? N'est-on pas frappé du courage qu'il y a à sourire dans cette géhenne acharnée, parmi les pires incommodités et les plus douloureuses fatigues, sous la menace perpétuelle de la mort ou d'une blessure terrible ?

Ah ! grincheux, pessimistes, foule insupportable des lippes et des yeux ternes, des nez qui s'allongent et des bras découragés, vous qui n'exprimez vos sentiments que par des gémissements ou des cris de désespoir, considérez avec respect l'exemple des combattants dont la sauvage horreur de la guerre n'altère pas la bonne humeur.

Nous la cherchons en vain, cette bonne humeur, dans les feuilles de l'arrière, même dans celles qui prétendent s'en faire une spécialité. Lisez les publications dites humoristiques : vous y trouverez en abondance l'esprit de dénigrement et d'injuste critique, la moquerie cruelle, l'ironie qui s'exerce sans tact. L'art, la beauté, les grands sentiments y sont tournés en dérision. Les grands hommes y sont fréquemment bafoués. En abaissant systématiquement l'ennemi aux yeux du public, ils lui inculquent sur sa valeur les idées les plus fausses et les plus dangereuses.

Mais de bonne humeur, point !

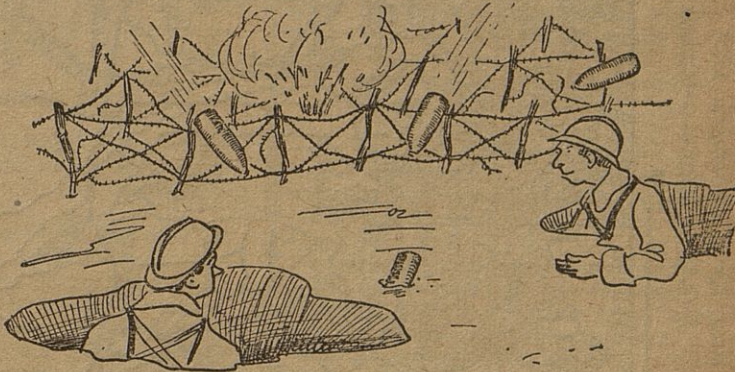
Il est sans doute amusant et curieux de suivre un journal du front dans son développement, depuis sa timide naissance jusqu'à son triomphe, c'est-à-dire l'en-

trée dans une collection sérieuse de « souvenirs de guerre ». C'est ce que nous allons essayer de faire :

Une nuit du front. Des fusées, dont la lueur pâle s'étale et tremble. Les brusques rougeoisements des batteries en action. Le bruit heurté, grondant, sourdement cadencé, des bombardements lointains.

Le secteur est calme. Quelques coups de fusil, tirés au hasard. Parfois une mitrailleuse claque du bec, puis se tait.

Dans un obscur gourbi, où vacille la flamme timide d'une bougie, deux télé-



— Dis donc, vieux, tu pourrais pas me faire une petite fantaisie pour le prochain numéro ?

phonistes sont à leur poste. Pas de messages. Mais il faut pourtant veiller. L'appel « vibré » est si faible qu'un léger engourdissement, pas même le demi-sommeil, suffit pour qu'on ne l'entende pas. Aussi les deux hommes usent-ils de toute leur énergie pour rester éveillés. Et, pour ne rien celer, ils s'ennuient ferme.

Soudain, l'un d'eux, petit employé dans le civil, se frappe le front :

— Une idée ! Si nous faisons un canard ?

Le second trouve l'idée admirable. Et les voilà partis sur la route des projets. Le format, le titre, la collaboration, tout est discuté. Il n'y a plus qu'à obtenir l'autorisation du colonel.

Par bonheur, le lendemain, le régiment part au repos, à dix kilomètres des lignes. Les téléphonistes vont trouver le capitaine-adjoint au colonel, lui exposent leurs intentions, et cet homme aimable acquiesce avec empressement, promet son aide, donne des conseils.

D'abord il obtient l'autorisation du colonel.

Puis il propose de faire une collecte auprès des officiers du régiment, afin d'obtenir les fonds nécessaires.

— La somme n'est pas énorme, dit un des téléphonistes. Seulement de quoi acheter de la pâte à polycopier et un peu de papier.

Mais le capitaine voit plus grand. Un journal polycopié, c'est maigre. Mieux vaut l'imprimer et le tirer à plusieurs milliers d'exemplaires.

Naturellement, un père à qui l'on propose pour son enfant une situation de 20.000 francs dans l'industrie au lieu d'une place de 1.200 francs au « Pauvre Jacques » accepte sans façons. De même les deux téléphonistes consentent volontiers à ce que leur journal soit imprimé.

Pour ce, ils se rendent en bicyclette à la ville la plus proche, B..., rarement bombardée, et trouvent là l'imprimeur rêvé, un brave homme qui, malgré la crise du papier et les difficultés présentes d'outillage et de main-d'œuvre, leur fait des prix très abordables.

La manchette du journal est composée. Elle paraît alerte et spirituelle. Il s'agit de remplir les quatre pages du premier numéro.

Des collaborateurs sont vite dénichés dans le régiment et les unités voisines. Pour débiter, on décide de s'adresser aussi aux « professionnels » de l'arrière. Mais un cri unanime affirme :

— Pas d'académiciens !

Deux jeunes gens, un vieux bonhomme « de lettres » envoient sans se faire prier de petits articles. Il y a maintenant assez de copie pour le premier numéro.

La mise en page, la correction des épreuves ne vont pas sans difficulté. Mais l'imprimeur distribue généreusement ses conseils, et le journal est enfin tiré.

Tout humides encore et fleurant l'encre grasse, ses 5.000 exemplaires — 5.000, oui ; c'est un chiffre ! — sont emballés sous l'œil orgueilleux des rédacteurs, nos deux téléphonistes au premier plan.

Puis on emmène tout ce papier jusqu'au cantonnement, à pied, malgré la pluie et la longueur de la route.

A peine le journal est-il arrivé au village débordant de bleu horizon qu'on s'arrache les numéros. Deux sous ! une misère, maintenant que le prêt est augmenté. Et, des villages environnants, eux aussi regorgeant de soldats, les cyclistes et les vaguemestres viennent acheter des piles d'exemplaires.

Les abonnements pleuvent. La plupart des officiers de la division, d'abord. Et puis, des camarades d'autres secteurs, car la nouvelle s'est vite répandue. Enfin, des contrées lointaines de l'arrière accourent des lettres chargées de mandats : on a besoin là-bas de saine gaieté.

Décidément, c'est un triomphe. Le numéro 2 sera plus brillant encore, si possible. Et tandis que les deux téléphonistes, ravis, font leur caisse, et s'aperçoivent qu'il y aura quelques billets de vingt francs pour les copains des pays envahis (ceux à qui les parents ne peuvent rien envoyer), le colonel rit dans sa moustache en lisant le glorieux canard.

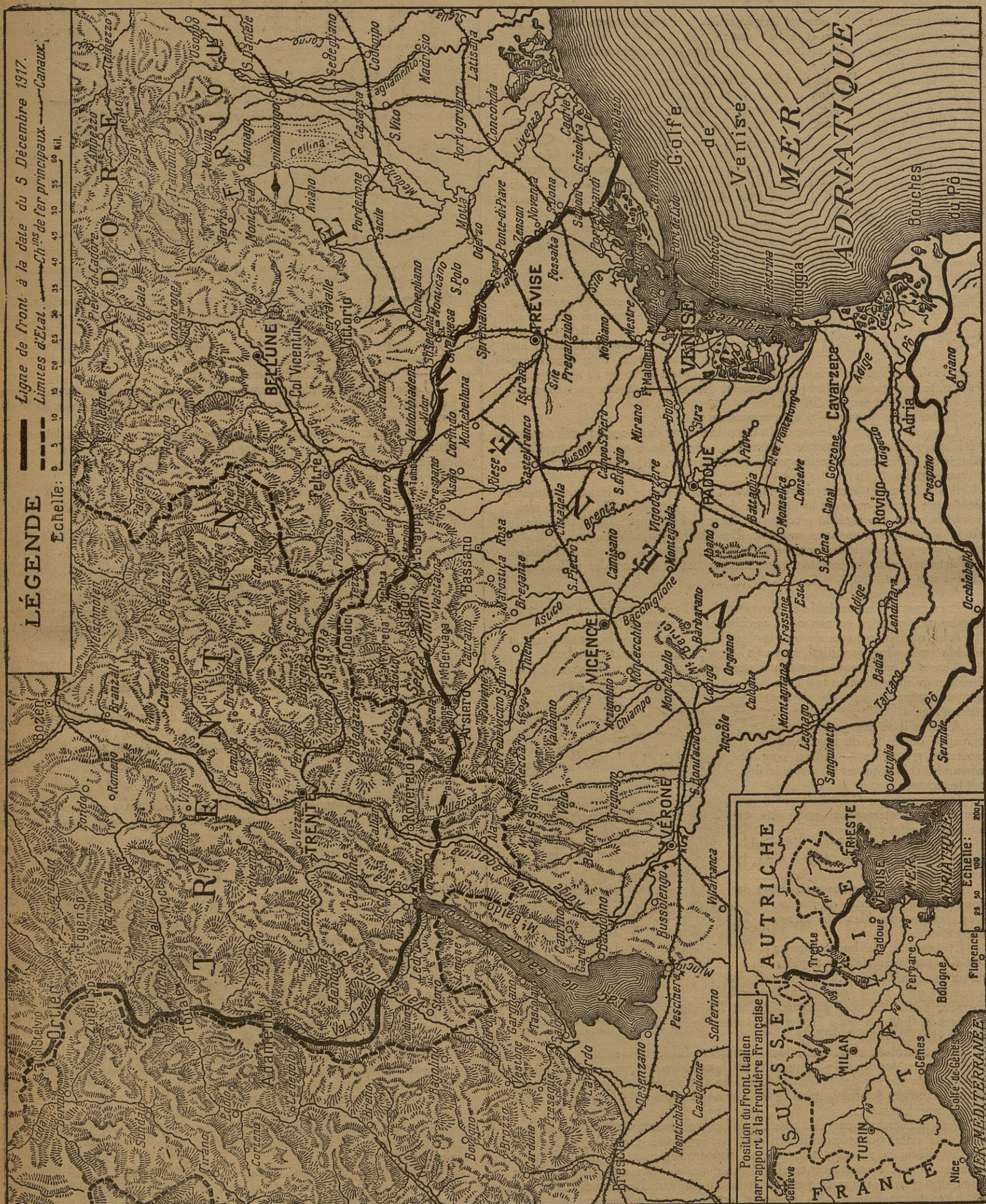


— Pourquoi les journaux du front n'enverraient-ils pas de correspondants de guerre à l'intérieur ?

FRANCIS VAREDES.



## LE FRONT ITALIEN (d'après les Communiqués officiels)





— Eh bien ! miss Captain, ce n'est pas encore cette fois qu'ils nous ont eus...

Cependant, après avoir tenu conseil, le commandant et Rutledge décidèrent de regagner la Gran Sonora : vu les événements, il fallait prévoir que de nouvelles dispositions concernant la colonne allaient être prises par le haut commandement, et ces dispositions c'étaient de la Gran Sonora seule qu'elles pouvaient être adressées.

Quelques instants plus tard, la petite troupe quittait le camp de Nostinos et grand train reprenait la route de l'hacienda du señor Morales : jusqu'à nouvel ordre, là, devait être leur quartier général.

Ils ne soupçonnaient pas que rien de leurs faits et gestes ne demeurait ignoré de l'ennemi qui les suivait à la piste...

Pancho lui-même, aussitôt l'échec de Discovery constaté irréparable, s'était hâté vers la Gran Sonora à la tête d'un parti de cavaliers énergiques : il convenait qu'il fût sur place pour surprendre les projets de l'ennemi.

C'est ainsi qu'après avoir atteint les abords de l'habitation, avant d'y pénétrer lui-même, il fit disperser ses hommes par groupes de dix à vingt, de façon à pouvoir être moins aisément repérés.

Puis, ayant convenu d'un signal pour le cas où il aurait besoin d'eux, et après avoir caché ses armes, il regagna la case qui servait d'habitation au régisseur de la Gran Sonora, et, sous son masque habituel, se prépara à se tenir à l'affût des événements...

Il était loin de soupçonner la tournure inattendue qu'ils allaient prendre et l'appoint qu'ils allaient apporter à ses combinaisons...

Aussitôt de retour à l'hacienda, Manuel Morales était venu trouver son père :

— Je compte, lui déclara-t-il, que vous ne me refuserez pas votre concours pour la mise à exécution d'un projet que j'ai et qui peut assurer votre salut en même temps que ma fortune.

Il parlait sans se méfier que par la fenêtre ouverte une oreille écoutait, l'oreille de Pancho, qui, se glissant à pas de loup le long de la muraille, cherchait à surprendre ce qui se passait dans l'intérieur de l'habitation...

— Il faut, déclara impérieusement le jeune homme, que vous obteniez pour moi la main de miss Morton...

— Folie !... une héritière aussi riche ne va pas s'embarasser du fils de son régisseur...

— Eh ! si ce n'était pas une folie, est-ce que j'aurais besoin de vous... Mais c'est une folie qui peut vous sauver, vous comprenez bien qu'une fois votre belle-fille, miss Morton n'aura plus de comptes à vous demander...

Et ricanant, il ajouta :

— C'est à moi que vous aurez à rendre... des comptes...

Levant les bras au ciel, Morales demanda d'une voix navrée :

— T'aider ! Mais de quels arguments user pour décider cette fille ?

— Aussi, n'est-ce pas de miss Morton qu'il s'agit, mais de son parrain, le commandant Wickley ; c'est à lui qu'il faut demander pour moi la main de sa pupille...

— ...Il me la refusera...

— ...Il vous l'accordera, si vous savez vous y prendre comme il faut...

Répondant au regard ahuri de Morales, le jeune homme expliqua :

— Vous souvenez-vous de ce jeune caissier qui vous a volé quand vous aviez votre grand bazar à Mexico...

— Et que tu m'as reproché de ne pas avoir fait arrêter... au lieu de le laisser partir comme j'ai fait...

— Eh bien ! aujourd'hui je vous félicite, mon cher papa : car c'est grâce à votre générosité que peut-être allez-vous pouvoir faire de cette chère miss Morton la bru du señor José Morales...

Cette déclaration ne fit qu'accroître la stupeur du fondé de pouvoir.

— Ne croyez-vous pas, poursuivit Manuel, qu'en mettant sous les yeux du commandant Wickley les petits papiers que vous avez eu la précaution de faire signer à votre caissier avant de l'envoyer se faire pendre ailleurs, ce digne officier consentira à faire bon accueil à votre demande plutôt que de laisser mettre sous les yeux de ses camarades du régiment lesdits papiers ?...

Et comme le vieillard continuait à le regarder sans paraître comprendre, Manuel demanda :

— Ne vous souvenez-vous donc plus, mon cher papa, que ce jeune caissier, garçon de mauvaise conduite, était fils d'un officier américain et se nommait Ned Wickley !...

— Jésus Maria ! s'exclama Morales auquel le souvenir revint tout à coup et dont les yeux s'ouvrirent brusquement à la combinaison de son fils.

Puis, tout vibrant d'espoir, il quitta Manuel, déclarant :

— Attends-moi ici... je veux, sans tarder, tâter ce digne homme.

Quittant la pièce, il prit dans son bureau une liasse de papiers soigneusement enfermée dans une caisse et passa dans l'appartement où Wickley, en compagnie de Rutledge, buvait une bonne bouteille à la santé du major Dalton, le glorieux défenseur de Discovery...

— Mon cher commandant, dit Morales du ton le plus aimable qu'il lui fut possible, puis-je, sans trop vous déranger, vous entretenir quelques instants de miss Morton, votre pupille ?...

Et au lieutenant, avec un sourire entendu :

— Cette chère miss se trouve précisément dans le patio et ne serait, j'imagine, fort ennuyée si vous lui apportiez votre société, señor officier...

On imagine si Bob mit de l'empressement à profiter du renseignement : il trouva effectivement la jeune fille assise sur la margelle d'un vieux puits et il prit place auprès d'elle, désireux de revenir sur la cause qui, l'avant-veille, l'avait poussée à quitter si singulièrement la Gran Sonora...

Tandis que les deux jeunes gens, insoucieux de la surveillance à peine dissimulée que Manuel exerçait sur eux, causaient en toute franchise, entre Wickley et Morales un entretien violent avait lieu, dont l'issue donnait toutes les apparences de devoir être tragique...

Tout de suite Morales avait, comme on dit, pris le taureau par les cornes :

— Mon cher commandant, dit-il, mon fils, cet élégant cavalier que vous connaissez, n'a pu voir miss Morton sans en être violemment épris et il m'a prié de vous demander sa main pour lui.

Wickley demeura un moment interdit, doutant qu'il eût bien entendu ; puis, enfin, se rendant compte que son interlocuteur attendait une réponse, il murmura, encore tout éberlué :

— Mais... mon cher Morales, vous rendez-vous compte que miss Morton compte parmi les plus riches héritières de l'Etat du Texas... et que vraiment, sans vouloir vous rien dire de désagréable, elle ne peut épouser le fils du gérant de son père...

Morales s'attendait à cette réponse.

— Assurément, dit-il avec calme, vous auriez raison si, à côté de l'honneur qu'il y a à être la fille du colonel Morton, il n'y avait le léger inconvénient d'être... la pupille du commandant Wickley...

L'officier, abasourdi, n'en croyait pas ses oreilles.

— Entre nous, poursuivit Morales, considérez-vous comme



très avantageux pour une jeune personne d'avoir pour parrain un homme dont le nom est susceptible de traîner dans les chroniques judiciaires...

— Je vous somme de vous expliquer, gronda Wickley en faisant mine de se jeter sur son interlocuteur.

— Ne vous emportez pas, mon cher commandant, fit celui-ci en se mettant prudemment hors de portée, et dites-moi si vous n'êtes pas l'heureux père d'un jeune gentleman qui porte votre nom : Ned Wickley ?...

A cette question, l'officier parut frappé de stupeur, ses bras qui déjà se lançaient dans la direction du vieux coquin retombèrent comme brisés et il balbutia en baissant la tête, plein de honte :

— Non pas un gentleman, señor Morales, mais un drôle que j'ai chassé de chez moi...

— ...En sorte que, moi, j'ai été obligé de l'accueillir sous mon toit et que...

— Señor Morales, tout ce qui concerne ce misérable ne me concerne plus et j'entends qu'il n'en soit désormais plus question entre nous...

— Il m'est difficile de vous donner satisfaction car, que vous le vouliez ou non, force m'est de vous entretenir de ce jeune gentleman, et voici qui va vous démontrer pourquoi...

Et Morales, qui avait tiré de sa poche les papiers dont il s'était muni, en donna lecture au commandant atterré :

« Je soussigné, Ned Wickley, de l'Etat de Texas, reconnais avoir pris dans la caisse du señor Morales, négociant à Mexico, la somme de dix-huit cents piastres, que je m'engage à lui restituer dès que les circonstances me le permettront. »

— Et cet autre petit papier par lequel Ned Wickley me remercie de ne pas l'avoir fait arrêter comme voleur !... Voleur !... le mot y est en toutes lettres !... Qu'en pensez-vous, commandant, y a-t-il moyen de nier que l'officier Wickley soit le père d'un voleur ?...

— Je vous rembourserai...

— Je ne veux pas de votre argent, articula nettement Morales, je veux la main de votre pupille pour mon fils...

— Miss Morton a seule qualité pour disposer de sa main, répliqua Wickley.

— ...A moins que vous ne lui fassiez comprendre qu'il est indispensable pour vous qu'elle épouse Manuel...

— Je ne comprends pas...

— Bien simple, cependant ; au cas où miss Morton repousserait la demande, je me verrais dans la pénible nécessité de donner à ces petits papiers une large publicité qui pourrait nuire aussi bien à l'honneur du nom que vous portez qu'à l'avenir de votre carrière...

— Misérable ! gronda Wickley hors de lui. Et vous me supposez capable de m'incliner devant une pareille mise en demeure ; accepter un si honteux marché serait déshonorer l'uniforme que je porte !...

— Vous refusez !... fit Morales, menaçant.

— Plutôt que de me souiller à ce point à mes propres yeux, j'aimerais mieux...

— ...Vous tuer, peut-être railla l'autre, le provoquant.

— En doutez-vous !... Oui, plutôt que de sacrifier cette enfant qui m'a été confiée et dont vous prétendez faire la rançon de mon honneur, j'aimerais mieux me faire sauter la tête...

— Ce qui ne serait même pas un moyen de vous sauver, mon commandant, déclara froidement Morales, car le lendemain même de votre mort ces petits papiers apprendraient à vos anciens compagnons d'armes...

Il ne put achever, d'un bond Wickley s'était jeté sur lui et le saisissait à la gorge...

C'en était fait du coquin, lorsque, derrière eux, un cri retentit qui fit lâcher prise au commandant.

Se retournant, les deux hommes virent miss Morton debout sur le seuil de la pièce... et pâle à faire croire qu'elle allait défaillir.

Elle venait de quitter Rutledge auquel elle avait déclaré que, pour elle, il ne saurait s'agir de bonheur tant qu'elle n'aurait pas tenu le serment fait au chevet de son père.

Elle avait mis, bien entendu, à faire cette déclaration toute la bonne grâce dont elle était capable, afin d'en adoucir l'amertume et d'amener l'officier à se résigner à attendre.

Ensuite, l'encourageant d'un sourire, elle s'était éloignée ; et voilà qu'en arrivant à l'habitation, comme elle allait gagner son appartement, son attention avait été attirée par des éclats de voix qui sortaient de la chambre du commandant.

Un pressentiment la poussant, elle s'était arrêtée et l'oreille collée à la porte, elle avait compris que c'était d'elle qu'il s'agissait...

Troublée par l'énergique déclaration du vieil officier, séance tenante, elle prit un parti. Dans les circonstances dramatiques où l'on se trouvait, ne serait-ce pas un crime contre la patrie que de la priver d'un officier de valeur tel que Wickley !

Wickley se tuer !... Non, non, cela ne pouvait être ! cela ne serait pas !...

Et sans vouloir réfléchir davantage à la cruauté du sacrifice qu'elle s'imposait, elle était entrée...

— Non ! parrain, cria-t-elle d'une voix qui tremblait d'émotion !... Non, il ne sera pas dit que je consentirai à vous laisser payer si cher mon bonheur !... Que pèse un flirt, peut-être sans lendemain, mis en balance avec la vie d'un homme tel que vous ?

— Suzy !... tenta d'interrompre Wickley.

— Monsieur Morales, conclut-elle en se tournant vers le misérable, que les vœux de votre fils soient comblés !... Vous pouvez lui dire qu'à dater de ce instant je me considère comme liée à lui...

— Suzy, répéta Wickley éperdu...

— Laissez, laissez, parrain, fit-elle, ce sont des choses qui ne regardent que moi !... moi seule suis juge des sacrifices qu'une Américaine a le devoir de faire à sa patrie...

Sur ces mots, elle se retira, tandis que Morales, indifférent à cette générosité d'âme, disait froidement à Wickley en guise de conclusion :

— Le jour même où un prêtre aura uni ces chers enfants, señor commandant, je détruirai en votre présence ces petits papiers, à moins qu'il ne vous plaise de conserver un si précieux souvenir de votre enfant...

Peut-être Wickley n'eût-il pas pu demeurer maître de lui en présence d'un tel cynisme s'il n'eût eu hâte de retrouver Suzy.

La jeune fille s'était réfugiée dans sa chambre et pleurait doucement, la face entre les mains.

— Petite fille, s'exclama-t-il, en tentant de la prendre dans ses bras, oh ! petite fille... pensez-vous donc que je vais accepter que vous vous sacrifiez ainsi ?...

— Mon cher parrain, déclara-t-elle d'une voix calme, rien ne pourra m'empêcher de faire ce que j'ai résolu... Et je suis certaine que, de là-haut, le colonel Morton estime que sa fille se conduit comme doit se conduire une Américaine vraiment digne de ce nom...

L'officier la connaissait trop pour s'imaginer qu'une fois une décision prise par Suzy il lui serait possible de l'y faire renoncer ainsi ; mais il voulut espérer qu'avec du temps devant lui...

Il eut un hochement de tête douloureux et sortit, sans détourner la tête, tandis que la jeune fille, à bout de forces, s'écroulait, la figure enfouie dans les couvertures de son lit, pour mieux étouffer ses sanglots...

Pendant ce temps, dans l'appartement de Morales, le père et le fils se congratulaient du résultat de leur odieuse combinaison...

— Bravo, mon cher papa, déclarait Manuel qui, embusqué derrière la porte, n'avait pas perdu un mot de l'entretien du coquin et de Wickley. A mon tour de vous dire : le jour où un prêtre aura béni l'union de miss Morton avec

(Voir la suite au dos).



Manuel Moralès, celui-ci vous remettra quitus de votre gestion de la Gran Sonora.

Il ajouta d'une voix de commandement :

— Il ne faut pas lui laisser le temps de se ressaisir : que demain le desservant du village soit ici et nous bâcle un mariage « en deux temps et trois mouvements », comme on dit en France... Le reste ensuite n'est que détail...

## VIII

### CŒURS MEURTRIS

De retour à la Gran Sonora, l'Arbi n'avait pas perdu de temps pour commencer l'enquête qui avait fait décider le voyage de miss Morton ; la première chose à chercher et à trouver était l'auteur du mystérieux message qui, si brusquement, avait conseillé à l'héritière du colonel Morton de chercher au Mexique les meurtriers de son père...

Il y avait, évidemment, à la Gran Sonora, quelqu'un de particulièrement renseigné sur le drame qui avait eu pour épilogue la mort du propriétaire de « Red House ».

Et ce quelqu'un éprouvait à l'endroit de l'orpheline, des sentiments de sympathie assez vifs pour qu'il tentât de la guider dans son œuvre de vengeance... à moins, — avait observé très judicieusement l'Arbi, — que ce quelqu'un ne fût guidé par sa haine contre les meurtriers de Morton...

Comme donc l'ancien légionnaire s'était, au débotté, mis en quête, il aperçut de loin Pancho Lopez donnant des ordres à des serviteurs noirs.

Tout de suite, il s'étonna :

— Où diable, se demanda-t-il, ai-je vu une figure qui ressemble à ça ?

Mais il avait tellement roulé sa bosse à travers le monde qu'il lui fut impossible de préciser ses souvenirs.

D'autant que presque immédiatement une seconde surprise, plus violente que la première, avait chassé celle-ci.

Il errait, d'un pas nonchalant de promeneur, à travers les dépendances de la Gran Sonora et, brusquement, il s'était trouvé face à face avec Paquilla Curumillo...

Une double exclamation de surprise avait jailli de leurs lèvres, à tous les deux, en même temps que les mains du légionnaire se tendaient vers celles de la jeune femme...

— Vivant... Pierre !... bégaya celle-ci, vous êtes vivant !...

— Eh ! oui, répondit-il avec entrain, c'est bien moi, en chair et en os... Et vous, Paquilla ? Vous ? Qu'êtes-vous devenue depuis là-bas ?...

Elle détournait la tête et d'une voix mal assurée :

— Je vous croyais mort, Pierre... oui, le bruit avait couru que vous aviez été fusillé... et puis, la guerre avait ruiné mes parents... alors, nous sommes venus ici, et ils sont morts...

— Mais je vous reste, Paquilla... et maintenant nous pouvons donner suite aux beaux projets de jadis !...

— Il faut les oublier, Pierre, déclara-t-elle après une violente hésitation... Celle que vous deviez épouser n'est plus digne de vous...

Et d'une voix sourde, à mots à peine intelligibles, elle lui conta l'histoire de ses amours avec Manuel Moralès.

— Au moins, demanda-t-il, plus dépité que vraiment désespéré, êtes-vous heureuse, Paquilla ?

— Je suis malheureuse, Pierre, très malheureuse et vraiment j'ai honte à vous prendre pour confident !... Il en aime une autre... il en veut faire sa femme... Mais qu'elle prenne garde, celle qui me vole son amour !...

Tout en parlant elle regardait par la fenêtre comme si elle eût guetté quelqu'un et, tout à coup s'élançant vers la porte, elle s'enfuit.

L'Arbi la vit rejoindre Manuel, assis sur son hamac : tout de suite une violente discussion éclata entre eux et le jeune homme la saisit au poignet, prétendant sans doute la dominer par la force...

A cette vue, l'Arbi vit rouge : la passion qu'il croyait éteinte dans son âme jaillit d'un seul coup comme font les flammes d'un brasier qui couve sous la cendre et il se rua dehors pour se jeter, le couteau en main, sur Manuel.

Sans doute l'aurait-il frappé si quelqu'un ne s'était, par miracle, trouvé là pour immobiliser son bras.

C'était le lieutenant Rutledge :

— N'es-tu pas fou ! s'exclama l'officier, tandis que le fils Moralès se hâtait de tirer au large, qu'est-ce qui te prend ?

— Rien, mon lieutenant, grogna l'Arbi d'une voix grondante : ce sont mes affaires...

Et laissant Rutledge tourner les talons, il entraîna Paquilla toute pleurante jusqu'à son logis où, après l'avoir tant bien que mal consolée, il se mit à l'interroger habilement sur le personnel de la Gran Sonora : homme de devoir, il devait faire passer sa mission avant ses chagrins personnels.

Malheureusement, les renseignements fournis par la jeune femme furent à peu près nuls. Un moment, ce qu'elle lui dit du régisseur arrêta son attention, parce que c'était précisément celui dont la physionomie l'avait, tout à l'heure, frappé ; mais qu'avait Pancho Lopez à voir dans l'avis mystérieux qui avait amené miss Morton à la Gran Sonora.

Evidemment, ce Pancho était un homme rude, souple avec ses supérieurs, mais impitoyable envers ceux qui dépendaient de lui : très intelligent, il avait pris un ascendant énorme sur les gens de la région.

La seule personne qui parût avoir sur lui quelque influence était une jeune femme dont il était si jaloux qu'il n'avait pas voulu qu'elle travaillât à l'exploitation.

Dolorès vivait donc isolée dans un logis éloigné du village, avec interdiction de fréquenter qui que ce fût...

Elle lui obéissait d'ailleurs en tout, paraissant avoir pour lui un amour très grand...

Tout cela était sans intérêt pour l'ancien légionnaire ; laissant donc Paquilla à ses douloureuses réflexions, il s'en fut rôder par l'exploitation, à la recherche de la solution de cet énigmatique problème.

En route, il fut arrêté par Rutledge qui lui annonça le départ du détachement pour le lendemain : ordre venait d'arriver au commandant Wickley de rallier au plus tôt une colonne que, sur une dépêche de Washington, le général Carrington envoyait châtier les assaillants de Discovery.



PAQUILLA CURUMILLO

Cette nouvelle, qui en toute autre circonstance eût trouvé radieux le jeune officier, paraissait le laisser sans entrain ; et même, il était si morne qu'usant de la liberté de langage qui lui était coutumière, l'Arbi ne put s'empêcher de lui demander :

— Qu'arrive-t-il donc, mon lieutenant, on dirait que la perspective de tailler des croupières à ces coquins ne vous met pas le cœur en joie...

Rutledge ne put résister à un insurmontable besoin de s'épancher et frappant sur l'épaule de l'ancien légionnaire :

— Erreur, déclara-t-il d'une voix qu'étranglaient ses mâchoires contractées par la douleur : jamais la perspective de jouer du sabre et de la carabine ne m'a causé plus grande joie... Peut-être y aura-t-il pour moi quelque balle ou quelque lame bien adroite qui me délivrera...

L'Arbi tressaillit, comprenant, d'après les confidences que venait de lui faire Paquilla sur Manuel Moralès, que



l'officier, lui aussi, souffrait cruellement de jalousie :

— Vous n'allez pas, j'imagine, s'exclama-t-il, vous inquiéter, mon lieutenant, de voir ce moricaud de Manuel rôder autour de miss Captain.

— C'est que tu ne sais pas, mon vieux camarade !... Elle est perdue pour moi... ; demain, sans doute, ce soir peut-être, miss Morton sera la femme de ce Manuel de malheur, et le terrible c'est que je n'ai rien pu lui dire pour tenter de défendre mon bonheur... et le sien... puisqu'elle se sacrifie à son devoir...

— A votre place, mon lieutenant, déclara l'Arbi avec énergie, je ne me désolerais pas. Miss Captain n'est pas

femme à mettre ainsi, sans avoir une idée de derrière la tête, sa main dans celle de ce misérable... Une Américaine, comme elle, ne se marie pas à un homme de couleur !... Vous verrez... ce mariage n'est pas encore fait !...

Hélas ! les événements devaient donner un démenti rapide aux pronostics du brave garçon : le lendemain matin, au moment même où Rutledge, conformément aux ordres reçus, surveillait les préparatifs du détachement, le chapelain du village unissait miss Morton à Manuel Moralès, en présence de Don José et du commandant.

Vainement celui-ci avait-il tenté, avant la cérémonie, de faire revenir la jeune fille sur sa décision : Suzy avait été inébranlable.

— Peut-être, dit-elle avec fermeté, l'amour m'eût détournée de la mission sacrée de venger mon père ; cette union me permettrait de m'y consacrer tout entière.

Quant aux Moralès père et fils, si courte qu'eût été la cérémonie, elle avait encore été trop longue à leur gré, tellement ils redoutaient que quelque incident imprévu ne vînt se mettre en travers de leurs plans...

Et cet incident avait bien failli, en effet, se produire : Paquilla, folle de douleur et de rage, s'était ruée à l'improviste vers la chapelle, décidée à tout plutôt que de laisser Manuel trahir ainsi ses serments...

Mais l'Arbi qui veillait s'était précipité sur les pas de la Cubaine, l'avait rejointe au moment où elle atteignait le seuil de la chapelle et, se saisissant d'elle, l'avait violemment entraînée, tandis que la cérémonie s'achevait...

— Maintenant, mon cher Wickley, comme je n'ai qu'une parole...

Et José Moralès déchira, en présence du commandant, les maudits papiers qui attestaient le déshonneur de son fils.

Au moment où Suzy sortait de la chapelle au bras de celui qu'elle venait d'accepter pour époux, le lieutenant Rutledge s'avança vers elle et lui fit ses adieux.

— Au revoir, lieutenant, cria-t-elle d'une voix ferme, combattez de toutes vos forces les ennemis de notre patrie ! Je suis de pensée et de cœur avec vous !...

Rutledge s'en fut rejoindre le commandant Wickley. Les deux officiers, saluant d'un geste large, partirent en tête de la colonne qui s'éloigna au galop, suivie du regard par Pancho Lopez...

— Bon voyage, messieurs les Yankees ! grommela-t-il joyeux en rentrant chez lui...

Là, quelques hommes l'attendaient, entourant Hustin qui descendait de cheval.

— Parle, Hustin, qu'ils jugent par eux-mêmes de la situation...

— Voici la chose, expliqua l'autre : j'ai réussi à m'aboucher avec un métis qui sert dans le corps du général Carrington et je lui ai délié la langue au moyen de quelques piastres : c'est ainsi que j'ai eu connaissance des opérations qu'on va entamer contre nous ; l'ordre a été exécuté de suite et au milieu de l'allégresse générale ; une partie des troupes de Noštinos a levé le camp ; moi-même, embusqué à proximité, j'ai vu défilé la colonne...

Pancho Lopez promena autour de lui un regard assuré qui signifiait clairement : « Eh bien ! vous ai-je dit la vérité ? »

Il ajouta d'un ton mystérieux :

— Mais ce n'est pas tout : voici qui est non moins, sinon plus intéressant...

Il avait tiré de sa poche un papier qu'il leur montra :

— C'est le double d'une dépêche que j'ai interceptée et qui est adressée de Washington par le sous-secrétariat de la Guerre au général Carrington : « Vous adresse par rapide H.V. 57, capitaine Hurllett, attaché du cabinet, porteur d'ordres secrets et d'explications toutes confidentielles, concernant expédition. »

Les visages se tendaient vers Lopez, pleins de curiosité.

— Alors..., ricana-t-il, comme la dépêche indique que ce messenger a pris le train H.V. 57, qui traverse la gorge des Huascos demain matin à huit heures vingt, nous attaquerons le train, nous nous emparerons du capitaine Hurllett, et de gré ou de force, il faudra bien qu'il nous livre les ordres secrets et les explications confidentielles...

— Et s'il refuse... fit une voix.

— S'il refuse, répéta Pancho Lopez, dans les yeux duquel s'alluma un feu cruel, nous demanderons à quelques-uns des nègres qui servent dans nos rangs certaines recettes qui excellent à délier les langues rebelles...

Puis, à l'un de ceux qui se trouvaient là :

— Tu vas monter à cheval et courir d'une traite jusqu'au campement d'Alvira lui dire de se trouver demain à l'aube aux gorges des Huascos avec une centaine de ses gaillards les plus déterminés...

Et tandis que le messenger sortait en hâte, Pancho déclara :

— Camarades, je crois que le rapide H.V. 57 nous offrira une belle revanche de Discovery !...

(A suivre.)

Reproduction et traduction interdites. Copyright by Georges Le Faure, novembre 1917.

Cet épisode sera projeté dans les établissements cinématographiques par les soins de l'Agence Générale Cinématographique à partir du vendredi 21 décembre.